



Thierry Guillabert

*Les ruines d'Auschwitz ou la journée d'Alexander Tanaroff*

Les Editions Libertaires

Alors que la pensée anarchiste et libertaire n'a guère abordé dans son histoire les questionnements de la Shoah, les Editions libertaires publient le dernier livre de Thierry Guillabert *Les ruines d'Auschwitz ou la journée d'Alexander Tanaroff*, livre mémoire écrit au présent, pour tous.

La préface de Pierre Sommermeyer commence par « je n'y suis pas allé ». Je peux y ajouter « j'y suis allé ». Et l'auteur se laisse questionner : « Pourquoi être allé là-bas ? » « Pourquoi écrire sur Auschwitz toi qui n'est ni spécialiste ni historien ? » Il répond : « J'allais à Auschwitz pour voir de mes yeux ce qui me restait en travers de la gorge, ce qui m'était impensable sans larmes, ce qui était de l'humain et à la fois au bord de l'humain, ce qui était limite absolue et pourtant nous appartenait en propre : « l'horreur ! l'horreur ! » (p.29). Mais Auschwitz n'est pas d'abord une question de lieu, Auschwitz est un cri sans fin, d'abord celui des massacrés, puis celui de la conscience humaine. Auschwitz s'entend où que l'on soit et crie encore, Auschwitz comme Hiroshima.

Ce livre est donc une invitation à entendre Auschwitz, à l'écouter. Le narrateur qui arrive sur place un jour d'hiver 2013, et de sabbat, connaît les risques de cette visite, sentimentalement, intellectuellement, spirituellement, idéologiquement. C'est pour cela qu'on le suit si volontiers dans sa manière d'arpenter les ruines de ce site de l'horreur. D'autant qu'il n'est pas seul. Il a convoqué le compagnonnage d'Alexander, juif ukrainien, anarchiste, dont on nous raconte la vie mouvementée, à chaque étape. Peut être pour qu'une existence humaine, aussi atypique soit-elle, éclaire de sa vitalité la nuit et le brouillard d'Auschwitz où si « les SS sont sans doute des monstres du point de vue du jugement moral, ils n'en demeurent pas moins des hommes ». (p53).

Ainsi l'auteur déambule dans les ruines en communiquant avec Alexander, présent à la manière d'un fantôme éveillé, réellement gazé à 52 ans dès son arrivée à Birkenau à sa descente du train n°9 en provenance de Drancy, un matin de 1942. C'est pourquoi cette visite d'un jour sur le site majeur de l'extermination des juifs par les nazis devient aussi *la Journée d'Alexander Tanaroff*, comme une manière de contextualiser l'histoire par un salut à la mémoire des assassinés.

Il ne s'agit pas d'un livre de plus sur Auschwitz, d'un livre linéaire et descriptif comme d'autres. Voici un livre qui donne à entendre. En fait, pas un livre, mais trois en un. D'abord le récit sensible de la visite des ruines et des restes du site, complété par quelques photos significatives. Ensuite, la biographie reconstituée d'Alexander Tanaroff, témoin actif de la révolution russe et de la guerre d'Espagne. Enfin, les réflexions de l'auteur qui, lui, ne pouvait pas ne pas aller à cette confrontation avec l'histoire et sans doute sa propre histoire. Le lecteur n'est pas égaré par l'alternance des chapitres dédiés soit au rappel du destin d'Alexander, soit à l'évocation de l'histoire d'Auschwitz.

Ces deux pistes, imbriquées, un destin individuel d'une part, une histoire universelle d'autre part, se complètent, ajoutent à la densité des émotions et participent à l'interrogation des ruines d' Auschwitz. Quand le livre se ferme, l'auteur ouvre le Talmud pour y retrouver cette citation qui l'habitait : « Mon fils, quelle voix as-tu entendue dans cette ruine ? »

A chaque lecteur de répondre.

Mais écoutons ce livre. Il nous parle et Auschwitz crie.

Ambroise Monod

Mars 2016